

prit du prince de Condé et des autres chefs du parti. Peut-être rêvait-il le gouvernement de Lyon et le commandement des armées protestantes dans le midi de la France. Pour qui connaissait le baron des Adrets, il n'était point impossible qu'il eût ménagé un échec aux armées protestantes pour perdre à jamais la popularité de celui dont il était jaloux.

— Si Thizy, disaient les soldats entre eux, eût été une proie pour nous, le vieux Beaumont ne l'eût pas laissé prendre par un autre; il nous eût commandé et nous serions aujourd'hui chargés de butin.

— Si nous étions sous ses ordres, disaient d'autres mécontents, nous serions victorieux, il a des ruses à lui et jamais il n'a été vaincu.

Ces propos, parvenus aux oreilles du général, décidèrent la rupture qui se préparait depuis longtemps entre lui et son chef.

Un soir, après une attaque aussi malheureuse que les précédentes, Montbrun écrivit au prince de Condé.

Il lui dépeignit sa position devant une place imprenable, qu'il assiégeait par ordre, avec une armée insuffisante, des munitions livrées avec parcimonie et des canons trop peu nombreux. Il dit combien cet échec serait préjudiciable aux armes protestantes et combien les catholiques en profiteraient pour reprendre confiance et se soulever de toutes parts.